

# 1

En blouse blanche, gants de latex et sacs en plastique resserrés aux chevilles, Malika fit une courte pause pour contempler son lieu de travail. Blanc. Aveuglant comme le flash du photographe. Immaculé du sol au plafond. Non pas un blanc uniforme, mais un nuancier quasi complet de toutes les non-couleurs comprises entre la neige sous le soleil de midi et la coquille d'œuf pâlichonne. Canapés nivéens, rideaux lactescents, moquette ivoirine et, plaqués aux murs crayeux, les chefs-d'œuvre en blanc et blanc du maître des lieux. Cette perfection était l'œuvre chaque jour renouvelée de Malika, employée aussi consciencieuse que peu rancunière envers sa patronne, pour qui elle n'était qu'un mal nécessaire. Un mal, parce que Malika gagnait sa vie à la sueur de son front et que la sueur, Madame n'aimait pas. L'air dégoûté qu'elle avait pris lorsque, pour la première fois en deux ans, elle était venue dans la chambre de bonne récupérer un double de ses clés! Malika avait eu honte des traînées vertes dans le lavabo mille fois récuré, de la vaisselle toujours un peu grasse parce que l'eau chaude n'arrivait qu'un jour sur deux, du lit pliant jamais vraiment à l'horizontale, de la couverture grise de la SNCF. Elle avait ressenti comme une insulte le regard de Madame sur les taches de la tapisserie. Ces taches étaient déjà là

quand Malika avait emménagé, et il en poussait toujours de nouvelles. L'humidité, sans doute, qui laissait aussi une odeur de vieille serpillière que Malika ne parvenait pas à masquer. Madame avait froncé son joli nez sans rien dire mais, depuis, Malika avait l'impression d'être une malade contagieuse, comme si Madame lui en voulait d'habiter ce lieu misérable qu'elle lui avait elle-même octroyé comme partie non négligeable et en nature de son maigre salaire. Pourtant, Malika ne ménageait pas sa peine pour le maintenir propre, mais le détergent capable d'ôter sa grise mine à la pauvreté restait à inventer.

La jeune bonne se remit au travail en chantonnant. Elle avait beau scruter la moindre surface, elle n'y trouvait rien d'autre qu'une propreté immanente qu'il lui appartenait de maintenir telle quelle sans que cela lui coûtât d'effort. Dans cet appartement, la saleté n'accrochait pas. Sur les poignées de porte en inox poli, les empreintes digitales semblaient faites à l'encre invisible. Aucune odeur de friture dans la cuisine, des draps à peine froissés dans le lit, Malika ne nettoyait que du propre. Une autre qu'elle se fût peut-être réjouie d'être payée pour effacer toute trace de vie mais, dehors, le soleil d'avril invitait à redécouvrir la ville ou, au moins, à ouvrir la fenêtre et chanter à tue-tête. Mais Madame lui avait interdit de faire du bruit. Tout devait être doux, feutré, silencieux. Alors Malika se rattrapait un peu avec l'aspirateur, mais ce n'était pas le même plaisir.

Au début, lorsque Malika regagnait sa chambre, ses yeux étaient si propres d'avoir erré dans l'appartement parfait qu'ils se blessaient sur les moindres détails de son triste logis. Le contraste était choquant, violent même. Alors elle avait trouvé une parade : quelques dés à coudre de poussière cachés sous une commode, une imperfection

rassurante dont elle seule avait connaissance. Avant de quitter son travail, elle se mettait à quatre pattes pour vérifier que nul n'avait fait disparaître son trésor.

Sur la cheminée dans laquelle ne brûlait jamais aucun feu, Madame souriait dans un cadre argenté. Madame s'appelait Laura. C'était écrit autour de son cou en petites lettres d'or. Au cas où elle se perdrait. Ou bien oublierait son propre nom. Tellement décolorée, maquillée, pomponnée que Malika, fascinée, se demandait à quoi elle pouvait bien ressembler sans ses peintures de guerre, ou si elle se reconnaissait le soir lorsqu'elle remettait sa peau à nu. Depuis deux ans, Laura restait pour la jeune bonne un étonnant mystère. Malika ne touchait jamais à la photo, sauf pour en épousseter le cadre, mais elle la scrutait de temps en temps, cherchant à en percer les secrets. Madame souriait sur la photo, mais son regard était celui de quelqu'un qui aurait préféré être ailleurs. Un regard triste. Triste, alors que la vie lui avait donné tellement plus qu'à la joyeuse Malika ! De l'argent, un beau mari, élégant, gentil, lui passant tous ses caprices. Malika le soupçonnait même d'être autonettoyant ! Loin d'envier la vie de ses patrons, elle avait cette simplicité d'âme grâce à laquelle côtoyer le bonheur, ou du moins son apparence, suffisait à la rendre heureuse. Seules les belles journées ensoleillées assombrissaient un peu son humeur. Quel gâchis, soupirait-elle, de devoir rester enfermée à briquer, astiquer, traquer la bactérie jusque dans ses plus intimes retranchements alors que tout était déjà propre ! C'était perdre son temps, le temps si précieux d'une vie qui, comme toutes les vies industrielles et sans surprise, passait si vite et paraissait si long. Parfois, Malika avait la tentation de partir un peu plus tôt, convaincue que nul

ne s'en apercevrait. Mais elle était honnête. Honnête et nécessaire.

Il était 12 h 45 ce mardi lorsqu'on sonna à la porte. En dehors de quelques réceptions pour le travail de Monsieur, les visites étaient rares. Malika tira sur son tablier et se pinça les joues, impeccable dans son rôle improvisé de gouvernante.

Sur le palier se tenait ce type de femme que l'on rencontre aussi bien en ville que dans certaines noces provinciales, c'est-à-dire pas du tout élégante mais qui aurait voulu l'être. Tailleur bien coupé mais couvert de faux plis car porté deux tailles en dessous des mensurations réelles de sa propriétaire, chemisier de soie artificielle, escarpins vernis aux talons entamés, vernis à ongles irisé posé en couches trop épaisses. Hélène fidèle à elle-même, autrement dit une belle plante faite pour le grand air mais que la cruauté du sort tentait de faire passer pour une orchidée de serre. Sous le fond de teint trop clair, on devinait une peau naturellement saine et colorée. Les yeux, un peu petits mais d'un bleu soutenu, étaient rétrécis par un trait de crayon noir incongru au-dessus des cils en paquet. Quant aux cheveux, ils devaient être à l'origine d'un châtain chaud plutôt harmonieux, ainsi qu'on le devinait entre les mèches décolorées. Hélène avait payé cher pour s'infliger ce désastre capillaire. Malika la regarda avec méfiance. Une femme qui portait d'anciens vêtements de Madame ne pouvait être tout à fait fréquentable.

— Bonjour, Malika, lança Hélène en tendant une main que celle-ci ignora. J'ai rendez-vous avec Laura.

Elle avait la voix mal posée des êtres qui, n'ayant pas réussi à trouver leur place, continuent de la chercher en endossant divers rôles.

— Madame est sortie, répondit sèchement Malika. Je peux prendre un message?

— Tant pis, je vais l'attendre! soupira Hélène en se laissant tomber sur un canapé.

— Vous ne devriez pas. Ça risque d'être long. Attention à votre chaussure, elle est tout près du tissu!

— Pardon! Je ferais mieux de les enlever.

Malika eut un haut-le-cœur en voyant deux pieds, dont un chaussé d'un bas filé, reposer sur le coussin préféré de Madame, celui en cachemire blanc qu'elle mettait sous sa jolie tête lorsqu'elle lisait au salon. Elle était convaincue qu'Hélène mentait. Madame ne lui avait jamais donné rendez-vous. Sa désinvolture un peu agressive était typique d'une revendication inappropriée. Mais elle devait reconnaître que Madame n'avait pas d'autre amie et qu'elle recevait toujours assez volontiers Hélène, même lorsque celle-ci débarquait sans crier gare.

— Soyez gentille, Malika, apportez-moi du thé, s'il vous plaît!

Ce ton las et blasé, voilà qui était nouveau! Mais Malika n'avait pas l'intention de servir de cobaye aux expériences comportementales d'Hélène.

— Excusez-moi, mais je ne suis pas payée pour faire le thé en l'absence de Madame. J'ai mon ménage à finir. Mais si vous y tenez, vous connaissez le chemin de la cuisine!

Hélène jeta à Malika un regard amusé. Cette fille lui avait toujours été sympathique malgré sa brusquerie. Comme tous ceux qui évoluaient autour de Laura, elle n'était qu'un papillon attiré par une lumière fatale. À ce titre, elle se sentait unie à elle par une solidarité plus ou moins consciente. Par ailleurs, Malika avait une gentille figure ronde sur laquelle s'aventuraient d'impertinentes boucles noires. Lorsqu'elle ne se savait pas observée, il

lui venait aux lèvres un sourire façonné par la joie de vivre, la générosité, l'amour des autres. Elle jouait un rôle lorsqu'elle rabrouait Hélène, mais Hélène n'était pas non plus elle-même lorsqu'elle rendait visite à Laura. Qui aurait pu être libre de rire, d'éternuer ou de dire des gros mots dans un endroit pareil ? Pourtant Hélène y venait de son plein gré, tandis que Malika, au lieu d'y faire simplement son travail, y déployait un zèle que ne justifiait pas la manière dont on la traitait.

Hélène ouvrit une revue et déploya sur ses jambes un plaid dont la fonction était d'ordinaire purement décorative.

— Vous voyez, je m'installe ! dit-elle à Malika. Avec Laura, il faut savoir être patient. Elle nous fait déjà un tel honneur en nous laissant respirer l'air qu'elle expire !

Un sourire vite réprimé éclaira le visage de Malika. Cette Hélène était mal élevée, mais elle avait le sens de l'humour. Malika aimait rire, mais nul ne riait en présence de Madame. Le seul bruit autorisé était celui des conversations sans passion ou de la musique douce semblable à celle qu'on diffusait dans les instituts de beauté ou les ascenseurs. Comme à chaque fois qu'elle avait besoin de réprimer sa gaieté, Malika brancha l'aspirateur. Mais Hélène se leva d'un bond pour arracher la prise du mur.

— Arrêtez, malheureuse ! Vous ne voyez pas que c'est inutile ? Et j'ai une telle migraine...

Elle se renversa sur les coussins, endossant cette fois le rôle de la grande bourgeoise épuisée par une journée de soldes. Le bas filé et une doublure de jupe déchirée involontairement révélée ajoutaient à la vérité du personnage.

— Vous voulez que j'aille vous chercher quelque chose ? proposa Malika à contrecœur.

— Non, surtout pas! Une petite conversation suffira. Dites-moi, Malika... Pour sortir ce matin, Laura portait bien un nouveau manteau, n'est-ce pas?

— Sans doute, oui. Je ne le lui avais jamais vu.

— Parfait, Malika, parfait!

Les yeux gris d'Hélène brillaient comme ceux du chat de Chester dans l'imagination d'Alice.

— Et ce manteau, vous pourriez me le décrire?

— Non.

— Allons, Malika! Ne me dites pas que vous n'avez pas au moins remarqué sa couleur!

— Je n'ai pas dit ça. Mais je ne suis pas payée pour vous faire la conversation. Je dois passer l'aspirateur.

— C'est ridicule! Il n'y a plus la moindre trace de poussière, le moindre micro-organisme vivant dans cette bulle pour leucémiques! Vous n'aspirez que du vide!

— Pas du tout!

— Allons! Si vous arrivez à me prouver le contraire, je vous laisse tranquille et je m'en vais!

Malika fut tentée de parler de la poussière cachée sous la commode, mais la crainte de s'attirer des ennuis l'en dissuada. Elle décida d'ignorer la provocation. Tout ce que cette femme voulait, c'était lui soutirer des informations sur Madame. C'était bizarre et malsain. Elle se réfugia dans la cuisine et se concentra sur l'évier. On avait beau inventer des avions de plus en plus rapides et recevoir des messages du bout du monde en une fraction de seconde, on ne pourrait jamais réduire le temps nécessaire à faire la vaisselle à la main. Malika fit couler l'eau tiède sur la porcelaine, le cristal et l'argent. Elle maniait l'éponge savonneuse avec délicatesse et un certain sentiment de sécurité. Ces gestes, sa grand-mère et sa mère les avaient faits avant elle. Elle les répétait tranquillement, à l'identique, sans crainte de mal

comprendre les instructions souvent étranges de Madame. Au salon, par exemple, si Malika déplaçait des objets pour épousseter le dessus d'un meuble, elle devait les remettre exactement à la même place, c'est-à-dire vérifier à l'aide d'un mètre ruban que l'harmonie voulue par Madame était bien respectée. Dans la cuisine où Madame entrait rarement, Malika se sentait plus libre. Elle rinça en les caressant les ronds postérieurs des saladiers, l'esprit ailleurs mais en paix. La certitude d'être à la fois légitime et à sa place lui faisait presque oublier Hélène dont la pensée lui avait tout d'abord été aussi pénible qu'un caillou dans une chaussure. Elle perdait la notion du temps à jouer ainsi avec l'eau puis à sécher verres et assiettes à l'aide d'un torchon doux. L'heure de son service était largement dépassée lorsqu'elle remit sa montre. Elle ôta son tablier, prête à remonter chez elle, dans cet autre monde où ses talents de ménagère étaient à jamais vains. Elle trouva Hélène encore au salon, la mine réjouie, observant quelque chose au creux de sa main.

— J'ai mis la main sur vos provisions! Vous voulez voir? demanda-t-elle.

La grande bourgeoise épuisée avait laissé place à une adolescente taquine.

Elle écarta les doigts et une poussière grise tomba sur la moquette blanche.

— Mais vous êtes dingue! s'écria Malika en se précipitant pour réparer les dégâts.

— Pas plus dingue que vous qui faites des provisions de moutons sous la commode!

— Comment savez-vous que c'est moi?

— Ha, ha! c'est épatant comme aveu! Mais quel mal y a-t-il à avoir peur du vide? Car vous êtes consciencieuse,



Malika, mais à la fin toute cette perfection c'est à vous donner des cauchemars, non ?

Comme toutes les personnes que personne ne prend la peine d'écouter, Malika avait du mal à résister à une bienveillante incitation aux confidences. Au fond, Hélène ne lui était pas antipathique. Dans un contexte différent, elle se serait même volontiers assise avec elle autour d'une table pour papoter en buvant du café. Elle appréciait son franc-parler et sa vitalité. Mais, dans le salon de Madame, elle était déplacée comme une faute de goût ou un bouquet pas frais. Encombrante, elle mettait en péril son travail. Ce n'était d'ailleurs pas sa faute : une personne normale n'avait pas sa place dans un endroit pareil, mais le travail de Malika était d'en assurer l'anormalité, aussi pathologique fût-elle. Logée et payée, même médiocrement, elle était prête, pour ne plus connaître l'angoisse du lendemain, à cautionner les étranges lubies de sa patronne. Aussi ignorait-elle la question d'Hélène malgré son désir de dire haut et fort que cette ambiance d'hôpital psychiatrique allait finir par la rendre dingue.

— Je ne dirai rien à Laura pour vos petites provisions sous la commode ! insista Hélène. Mais en échange vous devez me parler de son nouveau manteau !

— Pour que vous achetiez le même en douce comme vous l'avez fait pour sa petite robe noire ? À votre place, j'y renoncerais. Vous étiez affreuse dans cette robe. Vous n'êtes pas du tout faite comme Madame !

L'ignorance des points faibles d'autrui peut rendre plus cruel encore que leur connaissance. Malika, avec la chance des débutants, en avait touché plusieurs d'un seul coup. Hélène pâlit, mais tint bon.

— Merci, Malika.

— De rien. Au fait, vous avez un bas filé. Et le nez qui brille. Madame, jamais!

Rien de pire que la vengeance des faibles!

— Je sais, Malika, pas la peine d'insister! Bon, n'oubliez pas notre marché! Si Laura apprend que vous faites des pâtés avec sa crasse, vous serez virée!

— Pourquoi voulez-vous tellement ressembler à Madame?

— Qui ne le voudrait pas? Vous me trouvez grosse et moche...

— Non, pas grosse! coupa étourdiment Malika.

Cette fois, elle était allée trop loin. Elle le vit à l'affaissement du coin des lèvres d'Hélène, à sa bouche dessinée dans le mauvais sens, mais ne retira aucune satisfaction de cette victoire trop facile. Malgré ses menaces, jamais Hélène ne l'aurait dénoncée, peut-être pas par bonté d'âme mais parce qu'elle avait besoin de son indicateur privilégié. Malika plaignait Hélène, qui perdait sa vie à vouloir percer les secrets de celle de Madame. Mais Madame aussi était à plaindre, qui perdait sa vie à s'observer vivre et à poursuivre une perfection qui n'était pas de ce monde.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous blesser, dit doucement Malika.

— Alors c'est raté. Mais vous pourriez faire l'effort de comprendre que je cherche simplement à m'améliorer. Laura est parfaite. Et elle est mon amie.

— Madame n'a pas d'amis, seulement des admirateurs.

C'était cruel, mais juste. Les gens venaient à Laura, mais Laura ne recherchait la compagnie de personne. Elle avait sa cour, dont elle recevait avec indifférence les témoignages d'admiration ou simplement d'envie. Elle était souriante, aimable pour chacun, mais ne livrait rien d'elle-même. Elle n'avait sans doute pas grand monde vers qui se tourner

en cas de coup dur, mais son univers aseptisé avait été conçu pour être sous contrôle et limiter ainsi les situations imprévues.

L'imprévu arriva pourtant aux oreilles d'Hélène sous la forme d'une chanson braillarde qui suintait les paillettes et la vulgarité de la télévision italienne, le genre de scie musicale qui s'insinuait dans le cerveau pour s'y mouvoir en boucle longtemps après le retour du silence.

— Laura est ici, n'est-ce pas ? s'écria Hélène pour qui cette musique était une preuve irréfutable de mensonge. Elle refuse de me voir et vous a demandé de me mentir ! Non mais, pour qui se prend-elle ? Ça vient de sa chambre, n'est-ce pas ?

Malika barra le passage à Hélène qui se dirigeait vers l'une des deux portes donnant sur le salon.

— Madame n'est pas là !

— Je ne vous crois pas ! Laissez-moi entrer !

— Personne n'entre dans cette pièce. Pas même moi.

— Vous voulez dire que la délicate Laura fait elle-même son lit et récurer sa salle de bains ?

Malika défiait Hélène du regard. Qu'elle ose seulement la pousser ! La fascination que l'intimité d'autrui exerçait sur certaines personnes était pour elle une source d'étonnement autant que de dégoût. Fascination à laquelle elle céda elle-même une seconde de trop, le temps d'ouvrir en grand la porte pour jouir de la stupeur d'Hélène face au désordre indescriptible de la chambre. Tout semblait avoir été jeté au-dehors des placards, de la commode, de la coiffeuse. Il s'agissait d'un désordre assez étrange car rien ne traînait à terre, mais le lit et les meubles croulaient sous diverses strates de vêtements, de peignes et brosses, de pots, de tubes, de pinceaux... On sentait une organisation

souterraine dans ce chaos, mais l'effet de toute cette accumulation restait saisissant.

— Eh bien !... Voici donc les coulisses de ce grand cirque blanc ! Les costumes et les accessoires du ravalement de façade quotidien ! C'est donc là que se joue chaque matin la supercherie !

Les yeux d'Hélène bougeaient à toute vitesse, cherchant à saisir un détail, la texture d'une étoffe, la couleur d'un fard... On aurait dit un enquêteur sur une scène de crime, à l'affût, ne laissant rien passer mais ne sachant pas exactement ce qu'il y avait à trouver.

— Ça suffit ! intervint Malika. Vous voyez bien que Madame n'est pas ici !

— En effet, admit Hélène à contrecœur. Mais alors... d'où vient cette musique ?

Reculant dans le salon, elle s'approcha de l'autre porte fermée. La musique cessa.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— N'y touchez pas ! Il n'y a rien ! Que voulez-vous à la fin puisque je vous dis que Madame est sortie ? Vous avez un mandat de perquisition ?

— La musique venait de là !

— Quelle musique ? Je n'ai rien entendu ! Ne touchez pas à cette porte, Madame l'interdit !

— Si vous ne pouvez entrer nulle part, ça ne doit pas être trop fatigant de faire le ménage ici !

— Si vous étiez aussi intime que vous le prétendez avec Madame, vous sauriez que c'est juste une porte de communication avec l'appartement voisin. Elle est condamnée. Vous ne croyez quand même pas que je fais le ménage dans tout l'immeuble ! D'ailleurs, je m'en vais.

Malika retira sa blouse et ses gants, et Hélène reprit sa place sur le canapé, choisissant cette fois le rôle de la jeune

femme bien élevée, dos droit et genoux serrés, dans la salle d'attente d'un dentiste hors de prix.

— À votre place, je jetterais un dernier coup d'œil sous la commode. On sonne!

Malika remit sa blouse pour aller ouvrir.

— Ah, c'est vous...

Le ton indiqua à Hélène que ce n'était pas Laura qui rentrait – Laura n'avait d'ailleurs pas besoin de sonner à sa propre porte à moins d'avoir oublié ou égaré ses clés –, et elle tapota ses cheveux filasse au cas où...

— Salut, Laura! Je passais dans le quartier, alors je me suis permis...

— Désolée, Alex! Ça n'est que moi!

Alexandre poussa un soupir plutôt impoli et ne chercha pas à dissimuler le déplaisir qu'il avait à voir apparaître derrière les coussins une très médiocre copie de la femme qu'il était venu voir.

Malika hésitait à quitter les lieux. Ces deux parasites n'allaient-ils pas déranger et salir puis faire retomber sur elle le mécontentement de Madame? Mais la nouvelle tache d'humidité apparue au plafond de sa chambrette lui revint à l'esprit et une rage muette lui fit tourner les talons et claquer derrière elle la porte d'entrée. Après tout, elle n'était que femme de ménage. Si Madame voulait en plus une gouvernante, elle n'avait qu'à y mettre le prix et faire faire des travaux dans le taudis du sixième étage. Un peu surpris de se retrouver seuls, Alexandre et Hélène se tenaient comme des enfants coupables d'avoir pénétré en territoire interdit. Hélène se redressa un peu plus sur le canapé. Alexandre se tenait raide, debout, à bonne distance. Son pantalon à pinces, trop long, plissait sur ses chaussures anglaises fabriquées en Chine, lui donnant l'allure pathétique d'un marié vêtu d'un habit de location.

— Laura n'est pas ici ? demanda-t-il à la désagréable personne qui le couvait d'un œil mauvais.

— Je croyais que tu pouvais détecter sa présence à cinquante mètres à la ronde ! Non, ta poupée Barbie est sortie. Et son Ken aussi, mais ça tu dois le savoir, sinon tu ne serais pas venu. Tu planques toujours dans le café d'en face ?

— Sauf quand l'unique table dans le renforcement de la vitrine est déjà prise.

— Comment était ta dernière pêche ? Le garçon m'a dit que tu étais restée quarante minutes pour un café à deux euros. Tu cherchais quoi, aujourd'hui ? À repérer sa nouvelle coupe de cheveux, ses escarpins en autruche mauves, ou juste à copier son déhanché affolant ?

Hélène rougit jusqu'à la racine trop foncée de ses cheveux. Alexandre avait l'art de dire tout haut ce dont elle avait secrètement honte. Mais qui était-il pour lui faire la leçon ? N'était-il pas lui-même sous influence, fasciné pour d'obscures raisons par la créature irréaliste qui brillait en ce moment par son absence ? Ils avaient beau se tenir dans le salon dont elle avait supervisé le moindre détail, ils n'y ressentaient aucune trace de sa présence récente. C'était peut-être cela qui, l'un comme l'autre, les rendait fous : Laura se manifestait à eux comme une apparition puis disparaissait sans que l'on pût déceler dans son sillage la moindre trace de sa présence, fût-ce une écharpe oubliée. Laura ne laissait rien derrière elle. Jamais. Pourtant, c'était ce rien qui attachait douloureusement à elle Alexandre et Hélène, ennemis car rivaux.

— Alors ? insista Alexandre. Qu'as-tu appris, à espionner derrière la vitre ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Beaucoup de peine pour toi. Je ne comprends pas qu'une fille brillante, la plus jeune agrégée de lettres depuis

que les femmes ont le droit de se servir de leur cerveau, soit fascinée par Laura au point de rêver de devenir son clone parfait. Qu'a-t-elle de plus que toi, Laura, à part du temps et de l'argent pour soigner son image?

Si Hélène fut touchée par ce changement d'attitude à son égard, seul un froncement de sourcil maladroitement épilé le laissa deviner. Elle était si peu habituée aux compliments qu'elle ne savait comment les recevoir, hésitant entre manifester plaisir ou gratitude ou bien se murer dans un silence gêné.

— C'est toi qui me dis ça? Toi qui guettes chacune de ses sorties dans l'espoir de la coincer sous une porte cochère?

Alexandre la regarda avec l'indulgence d'un père pour un enfant à qui il reste tout à apprendre.

— Voilà au moins une raison valable pour se donner du mal, tu ne trouves pas? Mais toi...

Elle lui tourna le dos pour lui intimer de se taire. Lorsque le silence devint trop pesant, elle alla se poster à la fenêtre. En bas, de l'autre côté de la rue, elle pouvait voir la vitrine du café derrière laquelle elle avait passé une partie de la matinée avant de se décider à monter. Elle avait commandé un café, parce que seuls les consommateurs étaient autorisés à occuper une table. Elle avait choisi ce qu'il y avait de moins cher, mais c'était encore trop cher pour ce breuvage infect que le garçon lui avait quasiment jeté à la figure en la regardant avec autant de respect qu'une pellicule sur sa veste. Il ne s'était même pas excusé d'avoir inondé la table. Elle avait senti les larmes lui monter aux yeux et, tout en luttant contre leur débordement brûlant, avait fait crisser sous ses doigts quelques grains de sucre. Elle s'efforçait de ne pas garder les yeux grands ouverts afin de ne pas pleurer, et c'est ainsi qu'elle s'était retrouvée à contempler, fascinée, quelque chose d'assez nouveau

pour elle : ses ongles arrondis et vernis. Elle s'était mise à tapoter du bout des doigts le Formica, faisant entendre un doux cliquetis, consolateur comme un début de féminité conquise. La récompense de sa volonté : elle ne s'était plus rongé les ongles depuis une semaine.

Un couple occupait à présent la table. La fille tenait entre ses mains le visage de son compagnon. Hélène était trop loin pour deviner de quoi ils pouvaient bien parler, mais il était certain que ni l'un ni l'autre n'étaient aussi malheureux qu'elle-même ce matin lorsque, dans la vitre embuée, elle avait surpris avec désespoir son reflet. Teint brouillé et cheveux ternes malgré tant d'efforts dans le secret de sa salle de bains. Elle était la femme la plus infortunée du monde, guettant en vain l'apparition d'une demi-déesse qui la rendrait plus minable encore.

La main d'Alexandre sur son bras interrompait sa rêverie.

— Ne me touche pas !

— Tu n'as pas toujours dit ça ! Allons, Hélène !...

— Bas les pattes ! s'écria-t-elle.

Elle tira sur sa jupe qui plissait sur le ventre. Ne pas perdre le contrôle, sous aucun prétexte.

— Tu n'as pas toujours dit cela, ma belle, répéta Alexandre en lui pinçant les fesses.

— Ça suffit ! Nous ne sommes plus amants !

— J'ignorais que nous l'avions un jour été.

— Je préférerais l'oublier moi aussi.

— Tu es méchante. Tu as honte d'avoir couché avec moi ?

— Je croyais que nous n'avions jamais été amants !

Alexandre sourit. L'esprit de cette fille revêche ne lui déplaisait pas.